

Nous avons promis à nos lecteurs de terminer notre compte rendu du grand drame musical qui vient de se jouer à Paris par la présentation de ces personnages qui, la toile tombée, sont chargés d'édifier le public sur la valeur du spectacle. Nous ne connaissons pas d'hier la critique parisienne ; il y a quelque dix ans que nous savons ce qu'elle vaut, et ce qu'on peut attendre d'elle ; empressons-nous de déclarer qu'en cette circonstance elle s'est montrée scrupuleusement fidèle à tout son passé !

Certes, nous n'avions pas cette naïveté de croire que le public français, même le public de l'Opéra, se déciderait à écouter la pièce de Wagner, et que la critique daignerait, une seule fois, faire exception à ses habitudes de routine et de parti pris pour discuter et pour juger sérieusement l'œuvre nouvelle. Le public français aime à jouir, à décider sans que cela lui coûte la moindre attention, le moindre effort. La jouissance la plus délicate n'est plus de son goût, dès qu'il faut la conquérir. Il est certes capable de se passionner pour des beautés réelles, mais il faut que les beautés pénètrent en lui victorieusement et de plain-pied. Autrement, il hésite, il recule, il attend la décision des juges patentés.

En face de ce public, en face de cette critique, nous ne pouvions espérer à coup sûr que l'opéra de Wagner pût échapper à la loi commune. Nous savions même qu'une certaine partie du public lui était délibérément hostile, que la critique, impatientée du bruit qui se faisait autour du nom de l'auteur, ne manquerait pas une aussi belle occasion de satisfaire ses petits haines, ses petites vengeances, de s'attirer des encouragements ou des marques de satisfaction plus expressives encore de la part de certains personnages qu'offusque depuis longtemps la renommée de Wagner. Toutefois, nous n'aurions jamais cru ni à cette animosité du public, ni à cette conspiration des gants-jaunes, ni à ces outrages réitérés à notre vieille réputation de politesse, pas plus que nous n'aurions pu croire à ce déchaînement furibond de la critique parisienne. Nous nous attendions à tout ; elle est allée plus loin.

Tout à l'heure, nous parlerons des écrivains qui ont laissé passer, sans s'y mêler, cette mascarade échevelée ; de ceux qui, par leur tenue, par leur réserve, ont montré qu'ils avaient souci de leur dignité personnelle, de celle de l'art qu'ils défendent ; nous devons d'abord présenter à nos lecteurs les joyeux coryphées de la bacchanale.

Il faut l'avouer, dans notre pays si esclave de la routine et des traditions, – bien que nous nous croyions le peuple le plus indépendant, le plus libéral du monde, – la critique est restée ce que le public a voulu qu'elle fût. Elle n'a jamais cherché à la conduire, à le diriger. Elle s'est toujours laissé guider par lui. L'indépendance de caractère semble plus rare en matière d'art que sur tout autre terrain, et, en musique surtout, les défenseurs du passé sont intraitables. Or, le bon public parisien demandant surtout à être réjoui, aussi bien au théâtre que par des livres, la critique a dû se conformer à ces dispositions joviales, et se préoccuper avant tout de faire rire le lecteur. Etre plaisant, spirituel, telle est la première condition exigée du critique de nos jours ; et quel que soit le journal où il règne, au *Moniteur*, ou au *Constitutionnel*, à la *Presse* ou à l'*Opinion*, il doit sous peine de démonétisation immédiate, chercher d'abord la gaîté et le mot pour rire, le reste venant par surcroît.

C'est, à coup sûr, une étrange manière de comprendre le but de la critique, que d'en faire un prétexte à phrases et à jeux de mots. Cela ne laisse pas que d'étonner l'étranger naïf qui ouvre nos revues, nos journaux, pour y chercher une appréciation, une étude véritable. « En Allemagne, on discute longuement. En France, on est plus expéditif ; on condamne sans rémission ce qui *ennuie*, et l'on s'en délivre le plus tôt qu'on peut. » C'est ainsi que parle le critique de la *Revue contemporaine*, qui trouve plus commode dans son appréciation du *Tannhäuser*, de se rapprocher des procédés de la France que de ceux de l'Allemagne. Discuter, fi donc ! Cela est bon pour les buveurs de bière et des esprits épais ! Et qu'avons-nous besoin de discuter ?... Cela nous *ennuie* ; tout est dit. Voilà un *criterium* commode et complaisant ! « Mais, hasardera l'étranger, peut-être ce qui vous ennue vous serait moins désagréable, si vous écoutiez, si vous pénétriez les intentions de l'auteur, si, au lieu d'arriver au théâtre, et de vous étendre dans votre stalle avec des admirations toutes faites et des colères tout armées, vous vous contentiez de regarder et de prêter l'oreille comme le premier venu. » Hélas ! Les amis de l'art, Français et étrangers, auront beau faire, tant que le public ne sera pas dégoûté de ces platitudes, tant qu'il ne se sera pas fait justice en refusant ses applaudissements et ses gros sous à ces équilibristes, à ces arrangeurs de mots, la critique française sera toujours expéditive, infaillible et joviale.

On s'est partagé les rôles. A celui-ci, l'esprit mordant, incisif, l'épée fine et acérée ; à celui-là, le ton dogmatique, tranchant, la massue lourde et aveugle. Tandis que l'un s'escrime à contourner ses phrases, à ciseler sa forme, et qu'il s'épanche en fleurs de rhétorique fanées, flétries, jetées au rebut depuis les beaux jours de Mlle de Maupin, l'autre sachant qu'il a affaire à un million de lecteurs peu soucieux de la forme et de la grammaire, use et abuse de la platitude et du solécisme. Et dans toute la compagnie, pas un homme qui témoigne quelque souci de l'art, du progrès, qui se demande où il va, ce qu'il veut, au nom de quels principes il parle ! L'éclectisme de M Cousin a passé par là ; la seule doctrine de nos critiques français consiste à n'en point avoir, la seule foi à douter de toute chose. On jette sur cette prose vide et inutile une traînée d'esprit qui veut être pétillant, et qui n'est que lugubre, tant on devine sous ce fatras, sous ces paillettes, de découragement véritable, d'incurable ignorance !

Nous avons dû lire tous les articles qui ont été écrits sur la première représentation du *Tannhäuser*. Nous avons cherché avec grand soin, même quand la besogne nous répugnait le plus, les côtés par où cette critique toujours partielle et dédaigneuse pourrait trahir dans l'écrivain une certaine préoccupation, un certain sentiment de la grandeur de la tâche entreprise. Nous n'avons généralement rien rencontré dans ces divagations qui ressemblât à un souci quelconque de l'art, de l'artiste ou du public. Entre ces feuilletons et ceux que nous lisons tous les jours à propos de *Mme Grégoire* ou de *Barkouf* par exemple, nous n'avons pas trouvé la moindre différence, si ce n'est peut-être un ton plus rogue, et comme un désir mal contenu d'en finir du coup avec l'homme et son œuvre. Nous nous garderons donc bien de présenter à nos lecteurs des résumés quelconques de ces élucubrations indigestes ; nous ne voulons que leur signaler à grands traits les principaux épisodes de cette immense curée.

Ils s'accordent tous en un point ces critiques infaillibles ! Le *Tannhäuser* est tombé à plat devant les rires et les sifflets et c'en est fait à *tout jamais* de Wagner

et de son école ! Il n'y a rien, absolument rien que le chaos, le vide, le néant dans cette monstrueuse partition, et dès lors la discussion est un non-sens, toute appréciation sérieuse un hors-d'œuvre.

Nous n'exagérons pas, nous n'inventons rien ; voilà ce qui ressort manifestement des articles de MM. Fiorentino, P. de St-Victor, Azevedo, Chadeuil, etc., etc., articles que nous avons sous les yeux en ce moment. Arrêtons-nous un instant à cette première plaisanterie.

Décidément, à qui ferez-vous croire, – vous, par exemple, M. Azevedo, qui avouez naïvement que vous n'avez assisté qu'à *une* représentation du *Tannhäuser*, après laquelle vous vous êtes hâté d'écrire le bel article que vous savez, – à qui ferez-vous croire que vous avez pris ledit article au sérieux ? Comment, parce que *vous êtes organisé d'une certaine manière qui ne vous permet pas de vous exposer de gaïté de cœur aux septièmes diminuées*, vous n'avez pas osé affronter une autre représentation du *Tannhäuser* que celle qu'il vous a fallu subir, et vous vous imaginez qu'un musicien quelconque du présent ou de l'avenir, verra dans votre article autre chose qu'une bouffonnerie dont vous riez tout le premier !... Vous savez comme moi, mieux que nous, M. Azevedo, qu'une œuvre musicale en trois actes, eût-elle la simplicité, la clarté des plus piètres opéras de Rossini //2// que vous défendez si chaudement, ne peut-être jugée d'une première audition, que c'est là une prétention inepte, monstrueuse, contre laquelle se soulève le bon sens du premier venu !

C'est une vérité élémentaire dans l'ordre esthétique que l'esprit mis en face d'une œuvre inconnue, se préoccupe d'abord de l'idée mère, de l'idée génératrice qui a présidé à la composition de cette œuvre, qu'il la cherche, qu'il la poursuit, qu'il s'attache à elle jusqu'à son parfait développement, son épuisement définitif. Et comme toute œuvre se compose d'une introduction, d'un nœud et d'un dénouement, il faut, de toute évidence, saisir d'abord l'enchaînement de ces parties avant d'apercevoir les détails de l'ouvrage. Ce n'est que plus tard, à une seconde, à une troisième audition, que sachant d'avance où nous allons, d'où nous venons, quel but l'auteur a voulu atteindre, nous nous approchons du détail, nous saisissons les nuances, nous nous laissons gagner par des beautés incompréhensibles pour nous, tant que nous n'avions pas embrassé l'œuvre d'une vue générale. Et c'est quand il s'agit d'un opéra dont la forme, les allures, le style nous sont parfaitement étrangers, d'un opéra discuté depuis des années, et auquel le plus vulgaire exécutant ne peut refuser des qualités supérieures de composition, une entente remarquable des instruments, de l'harmonie, etc., que vous affichez cette exorbitante prétention de prononcer un arrêt définitif, que dis-je ? un jugement quelconque ! La plaisanterie est trop forte, en vérité.

Toutes les injures dont vous et vos confrères avez accablé Wagner que vous n'avez pas entendu, que vous ne connaissez pas, que vous avouez ne pas connaître, retombent directement sur vous... Mais qu'importe, n'est-ce pas ? ce public, ce bon public que vous connaissez si bien, en revanche, a accepté le verdict, et il a couronné votre œuvre en sifflant outrageusement. Belle et glorieuse victoire ! Pendant que dans tout l'Europe, le dernier des critiques du plus humble journal, mis en face d'un ouvrage de Wagner, sent qu'il est de son devoir de discuter et les théories et l'œuvre de l'auteur, avec ce respect instinctif qu'inspire toute production consciencieuse, nos grands hommes, les critiques des

*grands journaux* n'ont pas assez de sarcasmes, d'injures, de sifflets dans leurs poches pour recevoir, comme il convient, l'opéra de compositeur étranger !...

« Il faut être extrêmement circonspect et très retenu en prononçant sur certains ouvrages, disait Quintilien, de peur qu'il ne nous arrive comme à plusieurs de condamner ce que nous n'entendons pas. » Ces paroles de Quintilien rapportées par Racine, ne sont pas arrivées jusqu'aux oreilles de nos critiques français aujourd'hui ; ils ne s'occupent nullement de ce que peut valoir l'œuvre ; ils se sont *ennuyés*, ils sifflent ; ils en veulent à l'auteur. Qui s'est avisé de n'être pas de l'avis de tout le monde ? ils sifflent ; ils ont reçu un mot d'ordre de leur directeur, ou du Jockey-club, ou d'une agence chargée des intérêts d'un grand homme qui se fait attendre : ils sifflent, ils siffleront tant que l'on voudra.

Nous ne parlerons pas des feuilletons du *Constitutionnel* ou du *Moniteur*. M. Fiorentino n'est pas plus un critique qu'il n'est un écrivain. C'est un homme d'esprit qui à force d'aplomb, d'adresse, de drôleries, a fini par faire accepter au public son patois et ses histoires de coulisse.

M. Paul de St-Victor, qui passe pour un écrivain instruit et consciencieux, s'est déplorablement compromis dans cette dernière campagne. Il ne s'est guère élevé au-dessus de M. Azevedo que par l'ostentation de plus en plus fatigante de sa rhétorique aux abois. M. de St-Victor compose toutes les semaines, à propos de ceci, à propos de cela, – peu lui importe – une amplification de rhétorique que ferait tout aussi bien le premier élève venu du collège de Gap ou de Pontoise. Il a tenté un procédé qui consiste à parler de tout sur n'importe quel sujet ; à propos de *Sémiramis* par exemple, nous avons vu défiler la Bible, le Talmud et les Jardins suspendu et Delille et M. Botta et la question de Syrie. C'est, à coup sûr, un procédé fort ingénieux et fort commode ; peut-être ne faudrait pas en abuser. Peut-être, dans le case présent, le procédé n'est-il pas tout à fait suffisant. Peut-être enfin, les lecteurs de la *Presse* qui entendent journellement parler français, trouveront-ils d'un goût douteux ce début biblique et racinien : « *Tannhäuser* a passé, et la musique de l'avenir n'était déjà plus ! » Nous espérons que M. de St-Victor expliquerait cette catastrophe autrement que par les honteux sifflets du Jockey-club ou le fameux trait de violon qui a fait tant frémir les délicats. Deux lignes plus bas, nous avons vu poindre les *dieux indiens à sept bras et à deux têtes*, puis les Corybantes, plus Hamlet, plus les spectres du Brocken, enfin toute la friperie fantasmagorique, toute la procession antithétique et romantique que nous voyons défiler depuis 1830. Mais d'explication, pas l'ombre, d'une étude quelconque, pas l'apparence ! Ah ! le procédé ! la ficelle ! la routine ! Quel dommage que M. de St-Victor à qui M. Th. Gautier a fait faire parfois de si bons devoirs, ne veuille pas essayer d'autre chose.

Nous voudrions dire un mot de M. Chadeuil à qui nous devons déjà deux ou trois études magistrales sur la *Musique de l'Avenir*, écrites dans le style que tout le monde connaît, et que les abonnés du *Siècle* chérissent d'une tendresse toute particulière. M. Chadeuil dépasse M. Azevedo, M. Fiorentino, M. de St-Victor. D'abord, il y a entre lui et ces messieurs toute l'épaisseur de la grammaire que M. Chadeuil s'obstine à fouler aux pieds, et la barrière imposante du barbarisme chronique que M. Chadeuil entretient de son mieux. Ensuite, M. Chadeuil sait que sa prose sera dévorée par un million de lecteurs, et qu'il n'a que faire ou de la rhétorique de M. P. de St-Victor que ses lecteurs comprendraient peu ou des gaîtés de M. Fiorentino qui leur échapperaient

complètement ; qu'en conséquence, il peut en prendre à son aise, et se livrer à tout l'imprévu de sa puissante fantaisie. Hélas ! hélas ! pendant que M. Havin l'olympien prononçait à Turin un de ces discours qui ébranlent le monde et décident des destinées d'une nation, M. Chadeuil écrasait en se jouant le pygmée qui avait eu le malheur de tomber ce jour-là dans ses mains.

Ah ! si nos lecteurs pouvaient lire le *Siècle* du 26 mars ! Ils ne savent pas quelles jouissances ils trouveraient dans ce charmant feuilleton à 12 colonnes, quels aperçus fins et délicats, quelle solidité d'argumentation, quelle audace de perspective ils découvriraient à chaque pas ! Décidément, nous ne voulons pas leur déflorer cette surprise !

C'est chose étrange, et qui nous a frappé souvent, que cette bizarre disposition des journaux, affichant dans leurs colonnes supérieures de magnifiques tendances au progrès, se posant en libéraux, en révolutionnaires, en ennemis inflexibles des abus, et laissant déchirer dans les colonnes inférieures, en un style qu'on n'accepterait pas au petit Lazari, tous les hommes qui dans l'art cherchent, osent, inventent !

Cette pauvreté de logique est un des signes du temps dans certains partis. M. Havin, M. Guérout devraient se souvenir que la Convention avait dès le premier jour de son existence doublé la subvention des théâtres, construit des musées, ouvert au développement de l'art sous toutes ses formes les plus vastes perspectives, et que leur libéralisme faux, étroit, inconséquent, jette la pierre, – et quelle pierre ! – aux plus fécondes tentatives de l'art à notre époque !

Nous n'avons pu citer tous les compagnons de cette orgie carnavalesque. Aussi bien, nous sommes las de cette besogne misérable. Nous aimons mieux féliciter M. Delamarre, de la *Patrie*, et M. Franck Marie dont le très remarquable article porte l'empreinte d'une intelligence élevée, d'un grand respect pour l'art musical. La *Revue européenne* a publié hier un article de M. Baudelaire, sur Wagner, article aussi digne, aussi consolant après toutes ces débauches, qu'il est sérieusement pensé, vaillamment écrit. La *Causerie* et notre ami Léon Leroy se sont distingués dans la bagarre. La *Presse théâtrale* a porté haut son drapeau ; les *Débats* se sont fait remarquer, comme toujours, par l'urbanité de leur polémique : ce n'est pas M. Berlioz qui a signé cet article-là. Nous ne voulons pas insister plus longtemps sur cette partie de notre tâche ; mais nous aimons à penser qu'il y a encore, en France, des gens polis et des écrivains.

A. DE GASPERINI.

***Le Journal de Francfort, 4 avril 1861, p. 1-2.***

Title of journal	Le Journal de Francfort
Date	4 avril 1861
Day of week	jeudi
Printed date correct?	Yes
Inclusive page nos.	1-2
Full title of article	Courrier musical
Subtitle of article	La critique parisienne et le <i>Tannhäuser</i>
Signature	A. de Gasperini
Author's full name	Auguste de Gasperini
Pseudonym?	No
Placement in text	Front-page feuilleton